

Opéra-bouffe : « *Au Temps des Croisades* » Désirs subliminaux nés d'un olifant débouché

Une châtelaine n'y tient plus d'attendre, depuis trois ans, son seigneur parti en terre sainte et qui ne l'a touchée qu'une fois, et encore, sans ôter son heaume ! Voilà de quoi faire naître de luxurieuses envies d'autant que ce frustrant croisé a emporté avec lui la clé de la ceinture de chasteté, fixée elle aussi, sur la partie intime de deux chambrières qui se lamentent tout autant, car le droit de cuissage du suzerain s'applique également aux jeunes cadennassées. L'évaluation psychocritique d'un tel scénario pour le moins croustillant serait peu profonde si le metteur en scène de cet opéra-bouffe de Claude Terrasse, « *Au Temps des Croisades* », joué à l'Opéra de Metz, ne comportait d'inventions délirantes. Cette revisitation hors des clous de la convention théâtre-musicale en a fait tiquer plus d'un, encore que le relookage soit sans vulgarité tout en cultivant à gogo l'ironie et l'autodérision. Populaire mais pas populiste.

Ce delirium...très mince mais efficace malgré tout, tient du métachronisme entre un médiévisme revu façon 1900, lui-même reprofilé dans notre siècle, où l'on n'hésite pas à revenir aux décors en carton-pâte d'un château crénelé, ni à recourir aux robes et aux fringues pseudo-moyenâgeuses qui se frottent aux pantalons de ville. Et parmi ces métissages temporels, on y trouve, dans l'encadrement d'une cheminée féodale qui sert d'écran télé où brûle un feu qui n'est pas seulement celui de l'amour, la démonstration visuelle d'un moteur à explosion tout autant que les projections d'ombres chinoises plus ou moins suggestives. Et que dire des folies perruquières ?

Ce qui ne fonctionne pas trop mal, c'est l'accouplement des chanteurs de la compagnie « Les Brigands » qui se sont acoquinés avec les comédiens de celle des « 26 000 couverts ». Les uns se livrent à une gymnastique vocalistique où les gosiers, bien en rythme, n'arrivent pas tous à monter à la corde, et les autres, à un théâtre de rue, avec quelques bouffonneries de cirque, où les dialogues bavards sont truffés de gags tout en respectant le texte du livret. Mais tout ceci se joue à la spartiate du côté de l'orchestre à minima, logé dans un coin de scène, rétréci en nonette (à la place des trente

musiciens de fosse habituels) et duquel se détache un «bruiteur-aboyeur » qui fait des pitreries, et qui se saoule à la liqueur Palestine, « la boisson qui vous donne bonne mine » paraît-il. Bien que ramenée à un musicien par pupitre, la retranscription est assez fidèle à la partition d'origine dans laquelle on glisse, par ironie, un bout de Zarathoustra de Richard Strauss, un début de concerto de piano de Tchaïkovski et un coui-coui de « Pierre et le Loup » de Prokofiev.

Le vrai-faux entracte est un happening où l'on se livre à la chasse au rat dans la salle, assez grand-guignolesque en vérité. Par contre, tout se joue dans l'inénarrable tournoi d'olifant, miniaturisé en petite trompette bouchée, dont il suffisait de retirer la minuscule sourdine, pour débrider les subliminaux désirs de ces dames de la tour ! Pas étonnant qu'on ait interdit l'ouvrage à sa création de 1901 ! Aux trois représentations messines, le mauvais temps, l'œuvre inconnue et la complexité des abonnements ont abouti à ne remplir que des demi-salles.

Georges MASSON